

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 50

Artikel: Onna farça dâo diablio : (suita)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190075>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un partisan de l'opinion contraire fait remarquer l'inconséquence d'une législation qui, d'un côté, laisse aux femmes le droit de transiger, de gérer leurs biens, d'exercer la tutelle de leurs enfants, et, de l'autre, ne les croit pas capables de mériter d'être crues lorsqu'elles sont appelées à déposer devant le magistrat. Il observe en outre que les femmes ont, en général, plus de religion que les hommes, et que le serment doit être pour elles un acte beaucoup plus solennel que pour l'homme.

Un autre orataur ajoute qu'il s'agit simplement de savoir si la mère de famille doit être placée sur la même ligne que le père ou marquée du sceau de l'infériorité; si, lorsque nous devons l'entourer de tout le respect qu'elle doit jouir pour parler avec autorité à ses enfants et en faire de bons citoyens, il faut l'avilir au point de lui refuser publiquement le degré de crédibilité que l'on accordera au jeune homme dont elle est la mère et qui est encore sous sa tutelle. Et, s'écrie-t-il en terminant, si, chez la femme, le cœur, dans certaines circonstances, peut conduire la tête, sommes-nous mieux à l'abri de séductions de ce genre.

Le résultat de cette discussion, que nous tirons textuellement des discussions du Grand Conseil de 1823, fut le retranchement de l'article 268, et l'adoption du principe admettant le témoignage de la femme à l'égal de celui de l'homme.

Voilà où nous en étions encore en 1823!... Admettez, mesdames, que nous avons fait bien des progrès dès lors.

La femme dans le ménage.

Il y a quelques semaines, un de vos collaborateurs émettait le voeu que l'éducation des demoiselles se complétât par un cours de cuisine. Je l'approuve entièrement, et comme lui je déplore que le cours donné à Lausanne par M. Maillard n'ait pas réuni un plus grand nombre d'élèves. — Peut-être que vos lectrices ont entendu comme moi le jugement porté sur la femme vaudoise par un conférencier français et philanthrope chrétien. D'après lui, « la femme vaudoise est instruite, pleine délévation de sentiment, et même il n'est pas rare de renconter dans notre petit pays de nombreuses femmes supérieures à leur mari pour le développement intellectuel. »

Que mes sœurs ne s'enorgueillissent point de ce jugement, très probablement émis sous l'influence du sentiment chevaleresque français, et qu'elles me permettent de leur signaler la grande lacune de cette soi-disant supériorité. Cette lacune, c'est l'absence très fréquente chez elles de la vie pratique, de la connaissance de l'art culinaire, de la bonne tenue d'une maison, de la coupe ou du raccommodage des vêtements et de bon nombre d'autres choses éminemment utiles.

Si la musique élève l'âme, développe les sentiments nobles ou tendres, si la peinture des fleurs fait éclore en nous l'amour du beau, il n'est point sage, — à moins de dons naturels exceptionnels, — de consacrer sa jeunesse à ces arts d'agrément,

qu'une jeune femme doit forcément abandonner quand elle est mariée et mère de famille.

Un cordon-bleu à vos gages, mesdames, une femme de chambre bien stylée, ne sont pas toujours la condition insaillible pour que tout marche à souhait dans la maison. Il faut que la maîtresse puisse prouver, à l'occasion, qu'elle peut avantageusement remplacer l'une ou l'autre et qu'on ne peut la tromper en quoi que ce soit. Il faut qu'elle se charge jurement de certains détails qu'elle seule a le loisir d'accomplir avec soin, faute de quoi les domestiques seront débordées, de mauvaise humeur, et la maîtresse aussi. Le maître, qui compte trouver dans son intérieur délassement et oubli de ses affaires, se ressentira aussi du malaise général et sera moins indulgent pour quelque imperfection de service qui aurait passé inaperçue si la bonne humeur l'eût accueilli au logis.

Ecoutez, à ce sujet, une petite histoire. Une mère de famille constatait chaque jour quelque perte ou dommage dans son ménage; découragée, elle s'en alla consulter un vieux solitaire, connu par sa sagesse et ses bons conseils. « Ma fille, lui dit-il, prends cette cassette et porte-la régulièrement, une fois par jour, à la cuisine, à la cave, au grenier, puis reviens au bout d'un mois me rendre compte de l'effet de ce talisman. » La bonne femme exécuta ponctuellement ces prescriptions, au cours desquelles elle surprit un jour le cocher faisant ripaille à la cave avec des amis, et la cuisinière en conciliabule au galetas avec un cousin à qui elle remettait un panier de provisions. Le linge était mal soigné, le bois gaspillé, les poules négligées, etc., etc. Tous ces abus disparurent peu à peu, quand chacun sut que chaque jour la maîtresse voyait de près les affaires. Au bout du mois, elle rendit la cassette disant merveilleuse, et remercia le propriétaire de celle-ci de ses précieux conseils, prouvant éloquemment que l'œil de la maîtresse un peu partout fait plus que ses deux mains à un seul ouvrage.

Eh bien, mes sœurs, faisons le tour de notre maison avant de nous rendre à une conférence ou à un concert, et tout ira mieux dans notre intérieur.

Si nous voulons prétendre au titre de femmes supérieures, sachons, avant tout, être des femmes utiles, pour qu'on nous pardonne d'être savantes.

Sophie TROTTEVILLE.

Onna farça dào diablio.

(Suite.)

— Ah! te tè crâi d'allâ ein paradis! tè! on coratiô dè fennès, qu'as fê chetsi et mourî la tinna dè chagrin et dè dzalozi; on coo qu'a ruinâ pè dâi procès lo monnâi dè Polhi-Petet et lo réchâo dè Bretagny, qu'a remet ào protiureu et fê subastâ on moqué dè pourrês dzeins; on lulu que tot lo mondo câïe. Et t'as lo toupet dè peinsâ ào paradis! L'est Saint-Pierro que sè va teni le coûts quand tè vairâ arrevâ! Es-tou fou, ào bin couïenè-tou?

Lo tsatellan dè St-Bartelomâ que ne savâi què repondre fe 'na tôla ranquemellâie per dedein sè linsus que lo diablio ein eut pedi, et après on moment lâi fâ : Eh bin, attiuta! quand bin te ne vaut

pas la māiti dè Paris et justameint po cein que te ne vaut pas tchai, te mè bottè, et ne vu pas chāi étriè venu po rein.

— Vāo-tu mè gari dè mon mau ?

— Oh ! mî què cein. Cein l'eimbétè d'étriè vilhio, mau fotu, pouet et d'étriè quazu ein route po lo pâys dâi derbons, eh bin ! mè vé tè férè duè proposechons et te choisetré eintrè lè duè. A tè lo soin dè bin chosi.

— Eh bin quiet ?

— D'aboo tè pu férè reveni à 30 ans ; mà te mou retré à 35 et tandi lo teimps que te vivetré, tè foudrà tè conduirè ein brava dzéin : férè servico à te vesins, bailli ài pourro, mettrè po la colletta dâi z'incurablio, ne pas robâ l'Etat ein fâseint ta déclarachon d'impoù, bailli po lè z'infirméri ; enfin quiet ! étriè charitablio. L'est prâo peindablio que cé séyè mè, lo diablio, que démandéyo cein ; mà cein mè plié dinsè.

Lo tsatellan fe la potta et dit : Finnameint 5 ans à vivrè ! n'est diéro ! Et po derè la vretà, n'és pas tant dè gout po férè cein que te mè dis, kâ n'âmo pas lè pourro.

— Eh bin, tè vé proposâ oquie d'autro que tè plierà mî. A quin adzo voudrâ-tou reveni ?

— A 40 ans.

— Eh bin va que sâi de. Te reveindré à 40 ans. Et nà pas, du cé momeint, veni vilhio dè 24 hâorès per dzo coumeint lè z'autrèz dzeins, te revindré dzouveno d'atant ti lè dzo et se, ein alleint dinsè à recoulon, te trâovè que cein ne va pas prâo rudo, te n'aré qu'a désirâ dè reveni à l'adzo que te voudré, et te saré satisfé su lo coup.

— Qosse mè va mî, repond lo tsatellan, et saréyo tot parâi d'obedzi dè férè lo charitablio ?

— Na, te faré cein que te voudré, et te n'as pas à tè geinâ po férè totès lè fregâitsè que tè farà plisi.

— Eh bin, cein mè va stu iadzo, baille-mè la conveinchon po que signéyo.

— Ao bin, repond lo diablio, n'ia pas fauta dè plionma, ni dè potet et ni dè partsemint, te n'as qu'à eimbrassâ mon pi; l'est tot cein qu'ein faut.

Lo Satan teind son pi, qu'êtai on pi dè bocan, coumeint vo sédè bin, et quand lo tsatellan l'eut tchaffâ su lè dou z'arpions, lo diablio fe 'na recâffâie que fe grulâ tota la traléson dâo tsaté et sè trovâ lavi. Lo tsatellan que sè cheint tot d'on coup loustiquo coumeint on djeino valet, châotè frou dâo lhi et sè retrâovè tot coumeint à 40 ans, avoué sa moustache et sa berbitche sein on pâi blianc, et vetu à la derrâaire mouda avoué dâi grantès bottès et dâi z'éperons.

(*La fin deçando que vint.*)

Un de nos abonnés nous fait part de ce curieux mécompte dont il a été l'autre jour la victime :

« Il avait plu à torrents toute la nuit, et il pleuvait encore. On avait fait des travaux dans la rue, tout près de chez moi, et les terres accumulées avaient retenu l'eau des égouts, qui inondait la chaussée. Une longue planche avait été placée provisoirement, dès le matin, pour traverser.

Obligé de sortir pour une affaire pressante, j'ouvris mon parapluie et je m'engageai sur ce pont im-

provisé. Je marchais avec prudence, un pied devant l'autre et les yeux baissés. Mais, au beau milieu du trajet, je vis, non sans quelque inquiétude, devant mes pieds, une autre paire de pieds qui s'avançaient. Je levai le nez et je me trouvai face à face avec une vieille dame, qui se dirigeait vers le côté de la rue que je venais de quitter. Elle s'arrêta comme moi, et m'interrogeait de son méchant petit œil rond.

J'ai toujours eu la plus grande déférence pour les vieilles femmes, ma mère était si âgée quand je la perdis... Sans hésiter, je fis demi-tour pour céder le passage, et, perdant l'équilibre par un faux mouvement, je plongeai mes deux pieds dans le cloaque jusque bien au-dessus de la cheville.

Vous connaissez ce frisson qui vous saisit quand l'eau pénètre, brutale et insinuante, traversant vos bas, pour arriver, subtile, jusqu'à la moelle de vos os ?

J'étais tout entier sous cette désagréable impression. Mais, chevaleresque, content de moi, et même un peu fier de la galanterie dont j'avais fait preuve, je regardais la bonne dame qui, arrivée au bout de la planche, se retourna vers moi et, avec un regard indéfinissable, me murmura : « Grand nigaud ! »

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

V

Elle avait envie de s'en retourner ; mais c'était la note de la maison, il fallait la prendre comme elle était. Lucrece apparaissait, mal reposée, se plaignant de migraines, de pesanteurs de tête et déclarait qu'elle n'avait pas eu le temps de faire ses devoirs.

— Si vous ne travaillez pas davantage, vous ne saurez jamais rien, mademoiselle !

— Oh ! Ludovic non plus.

— Ludovic ?

— C'est mon mari, mon futur petit mari ; il fait sa troisième à Condorcet et nous avons valsé ensemble toute la nuit. Il est excellent valseur, mais pour autre chose il est encore plus cancre que moi.

Rien à dire, alors. L'institutrice ne disait rien. A elle toute seule, elle n'eût pu réformer les mœurs et le langage de la maison. Comme lui avait dit la mère elle-même, la petite baronne, un matin qu'elle se plaignait d'allures trop libres et de mots risqués de son élève :

— Oh ! ma fille, vous n'y pourrez rien, elle suit le mouvement.

Mlle d'Arcy savait désormais à quoi s'en tenir sur la baronne de Saint-Mégret, ou plutôt elle le supposait, s'imaginant qu'elle devait appartenir à cette catégorie de femmes non classées, qui ne sont ni de vraies grandes dames, ni de prudes bourgeois, ni des courtisanes, mais qui font partie de cette jolie galerie de mondaines indépendantes qui n'ont pour règle, dans leur conduite, que la fantaisie, le caprice ou les suggestions du hasard.

Il y avait, parfois, de violentes réactions, des regrets cuisants, une velléité de ralentir le char dans la carrière, de fermer les portes du temple où l'on s'amuse et d'arrêter la fête ; des ardeurs subites de repos et un sourd besoin d'apaisement. On ne tenait tant même à marier Lucrece que pour l'arracher à un milieu qui lui était funeste et dont l'inanité ne se faisait que trop sentir. Mais le vide de l'esprit, les pauvretés de l'intelligence, les tourments de l'ennui, un manque absolu de sens moral,